

CAHIERS METANOÏA N° 40

# 40

1984

revue trimestrielle

# CAHIERS METANOIA

## SOMMAIRE

### EDITORIAL

*CE QUE VOUS ATTENDEZ EST VENU* p. 3

### EVANGILE SELON THOMAS

*LOGION 51* p. 6

### COMMENTAIRE

p. 8

### RECHERCHES

*EN-DEÇA DE LA CONSCIENCE* p. 14

*LE MOUVEMENT ET LE REPOS* p. 17

*MEDITATION AU FIL DE LA PLUME*

*HENRI MICHAUX* p. 23

### BIBLIOGRAPHIE

*BERENGERE : LE CHEMIN DE RONDE  
OU LA VOIE NEGATIVE* p. 30

*MARY LUTYENS : KRISHNAMURTI* p. 33

*UN EVEILLE CONTESTATAIRE (suite)* p. 36

### POESIES

p. 49

## CAHIERS METANOIA

Rédaction • Administration  
Marsanne, 26740 Sauzet  
Tél. (75) 90.30.44 Marsanne

Association déclarée, loi de 1901  
CCP 6564-15 Lyon ASS Métanoïa

Le directeur de la publication :  
Emile GILLABERT

Imprimé en France 12-84

Imprimerie du Crestois  
2/400 Crest

Dépôt légal n° 12.84

**Comment se procurer les Cahiers Métañoia ?**

Les Cahiers sont servis d'office aux membres de l'Association Métañoia ; ils ne sont pas vendus au numéro. Le contenu même des Cahiers ne peut en faire une revue d'étalage. Pour recevoir régulièrement la revue, prière de remplir le bulletin d'adhésion à l'Association ci-joint et de le retourner aux Cahiers Métañoia : Marsanne - 26740 Sauzet.

**La contribution demandée aux membres peut paraître élevée. Mais la nature même de notre recherche n'intéresse qu'un petit nombre : en effet, combien sont autour de nous ceux que préoccupe réellement le trésor qui ne périt pas ? (log. 76)**

Quelle que soit la date de votre adhésion, vous recevrez les 4 cahiers de l'année.

Si vous désirez acquérir les Cahiers déjà parus, veuillez ajouter au règlement de votre cotisation le ou les montants indiqués ci-dessous :

— Cahiers 1975	.....	150,00 F.
— Cahiers 1976	.....	150,00 F.
— Cahiers 1977	.....	150,00 F.
— Cahiers 1978	.....	150,00 F.
— Cahiers 1979	.....	150,00 F.
— Cahiers 1980	.....	150,00 F.
— Cahiers 1981	.....	150,00 F.
— Cahiers 1982	.....	150,00 F.
— Cahiers 1983	.....	150,00 F.
— Cahiers 1984	.....	150,00 F.

**Comment faire connaître les Cahiers ?**

Il dépend de chacun de nous que les Cahiers aillent à ceux qui, peut-être sans le savoir les attendent dans la solitude. Sur demande émanant d'un associé, nous adresserons, contre 10 F en timbres, un exemplaire de la revue à toute personne qu'il nous indiquera susceptible d'accueillir notre démarche comme il l'a lui-même accueillie  
D'avance merci !

# ÉDITORIAL

## CE QUE VOUS ATTENDEZ EST VENU

*Il se trouve que dans la recherche de l'Unité originelle, la compréhension des rôles respectifs du corps, du mental et de l'Esprit est capitale.*

*Tant que je suis identifié à cette pseudo-entité psycho-somatique qu'est la personne, je ne peux connaître ce qui la transcende. Or, dès le début de l'Évangile, Jésus me dit qui je suis. Il me le dit avec une hardiesse suffocante pour mon mental. Si celui-ci pouvait lire avec le regard de l'Éveillé, il en serait foudroyé. C'est ce langage qui était déjà trop fort pour les disciples (cf. Jn 6.60). Pourtant c'est le même langage que je retrouve chez les grands Maîtres. Tous me disent, dans des termes différents, que je suis l'Un originel. Incroyable mais vrai, je n'arrive pas à me départir de ce que je ne suis pas afin de réaliser qui je suis. Mon mental, qui se sait en sursis, a tout intérêt à me montrer la réalisation comme quasiment impossible et à courir après les yogas qui pourraient constituer un moyen de le réduire au silence. Il s'acharne après des « recettes » sans se demander qui peut le rendre inopérant.*

*Alors, il passe d'un yoga à l'autre, d'une méthode à une autre méthode, et la vraie question est sans cesse différée, la vraie question qui peut aussi être posée ainsi : Qui en moi connaît ? Dans ce cercle vicieux, où le serpent continue de se mordre la queue, j'acquiers des connaissances, je maîtrise, ou crois maîtriser le souffle, tel un fakir ; je découvre les moyens de pratiquer la concentration, etc... etc...*

*Que devient en tout cela le petit enfant de sept jours que Jésus me demande d'interroger, le petit enfant non encore vampirisé par le mental ?*

*Celui-ci s'est constitué en suçant littéralement le sang du petit corps, se l'est annexé et s'est donné une continuité dans l'espace-*

temps, tel un aveugle conduisant un aveugle. Et c'est cet amas de conditionnements qui se veut clairvoyant et autonome, ne se rendant pas compte que le temps et l'espace relèvent de ses propres fabrications.

Ainsi s'appuie-t-il sur des données incertaines qu'il veut sûres et définitives. La science a beau battre en brèche cet édifice branlant, mon mental n'en persévère pas moins dans son processus d'auto-conditionnement. Cependant, à partir du moment où je sais qu'il n'est pas moi, je peux me désolidariser de lui et en parler à la troisième personne. Le voyant en qualité de témoin, je suis bien placé pour repérer son jeu. Je le vois s'organiser en vue de durer le plus possible soit en tant que personne séparée soit collectivement ; je vois les paradis qu'il se forge au cours de l'histoire ou qu'il laisse miroiter au bout de l'histoire. C'est un de ces paradis à venir qui hante l'esprit des disciples de ce logion 51 et qui motive leur question : Quel jour le repos de ceux qui sont morts viendra-t-il ? Et quel jour le monde nouveau viendra-t-il ? La réponse de Jésus est sans appel : elle réduit à néant les rêves d'hier, d'aujourd'hui et de demain sous n'importe quels cieux : Ce que vous attendez est venu, mais vous, vous ne le connaissez pas.

Cependant, même après cette parole foudroyante, dites à ce mental, qui continue de se nourrir de projections, dites-lui qu'il n'est pas sérieux, alors il vous toise du haut de sa superbe, et, au besoin, vous exécute à l'aide d'une formule dictée par son gros bon sens ou sa spécialité.

Mais là où il est le plus désarmant, c'est lorsque, animé de bons sentiments, il entreprend de vouloir sauver les autres, réunissant lui-même — cela va de soi — les qualités d'un bon apôtre. Vous pouvez vous risquer de lui dire avec Nisargadatta que celui qui sait ce qui est bon pour les autres est un être dangereux, il sera déjà parti...

L'ère du Verseau, dans laquelle nous sommes entrés, semble autoriser et même favoriser les rêves d'un mental collectif de plus en plus délirant, toujours dans le sens d'une soi-disant expansion de la conscience : exploration des dimensions et énergies invisibles, psychiques, occultes, spirituelles, transpersonnelles, supramentales, cosmiques, etc... ; foisonnement de sectes dites initiatiques, d'écoles, de communautés spirituelles, de gourous, etc... etc... Il nous faut redire que le mental n'a pas qualité pour

*changer la vie, qu'il n'est pas à même de préconiser ce qu'il y aurait lieu de faire pour surmonter les menaces qui hypothèquent l'avenir. Que nous soyons ou non à l'aube d'un nouvel âge, ce n'est pas en renversant l'ordre des facteurs que nous pouvons modifier le cours des choses. Cherchez d'abord le Royaume et tout le reste vous sera donné par surcroît. Le Royaume est ce qui m'échoit lorsque je réalise qui je suis. Le mental est assez inconscient — ou assez subtil — pour reporter dans le temps ce qui est déjà là. Il m'est demandé de voir son jeu sans m'y laisser prendre.*



51

- 1 SES DISCIPLES LUI DIRENT :
- 2 QUEL JOUR
- 3 LE REPOS DE CEUX QUI SONT MORTS VIENDRA-T-IL ?
- 4 ET QUEL JOUR
- 5 LE MONDE NOUVEAU VIENDRA-T-IL ?
- 6 IL LEUR DIT :
- 7 CE QUE VOUS ATTENDEZ EST VENU,
- 8 MAIS VOUS, VOUS NE LE CONNAISSEZ PAS.





# COMMENTAIRE DE L'ÉVANGILE SELON THOMAS



Au questionnement tragique et puéril des disciples, avides d'être rassurés sur la réalisation des images mentales dont ils demeurent obstinément prisonniers, Jésus oppose le tranchant d'une réponse implacable : ce que vous attendez est déjà là, il suffit de le voir.

Mais vous qui nourrissez toujours les mêmes croyances absurdes et chérissez les mêmes illusions faussement sécurisantes, comment pourriez-vous goûter à la vivante plénitude d'un présent seul porteur de certitudes ?

Voici donc dénoncés une fois encore, si besoin en était, le pernicieux des vieilles croyances en un au-delà fait sur mesure et le meurtrier des idéologies de l'espérance en des lendemains meilleurs.

Dérisoire et dramatique : des millions de morts (belle somme de repos en perspective) ; et quoi de plus éculé que ce « monde nouveau » ! Bref : arrêtons le massacre.

Avec Jésus, avec Krishnamurti, Nisargadatta... et les autres, que chacun ouvre ses propres yeux et regarde : il est temps.

Mireille



Lorsqu'on met ses croyances dans un idéal, que ce soit la foi dans un Messie, une nouvelle ère, une libération politique ou psychique, cela reste toujours une projection de nos espérances dans un futur qui semble plus désirable que le présent.

D'un tel nouveau monde, les disciples autour de Jésus s'informent. Mais toute projection de nous-mêmes nous égare diamétralement de notre origine. C'est un point qu'il est essentiel de saisir. Car cet état de béatitude que chacun désire au plus profond de lui-même, sans exception, mais à des niveaux différents de conscience, cette béatitude n'a jamais changé, n'a jamais disparu ; inaltérable, elle demeure.

Par quel moyen réaliser notre nature originelle ?

Notre mental ne la connaîtra jamais.

Qu'est-ce que le mental ?

Nisargadatta répond : « Reculez ». Ramana Maharshi le dit également.

Mais pour bien reculer, il devient capital de connaître le chemin par lequel nous sommes venus, chemin qui nous écarte du Vivant, de la Source et qui nous mène au pays des morts.

Jésus nous renvoie à un petit enfant de quelques jours seulement.

Comprenons bien ceci : l'oeil ne voit rien, l'oeil est aveugle. L'oeil n'est qu'un miroir qui reflète simplement, sans aucun mensonge ce qui se passe devant lui ; c'est un automate lié au cerveau. C'est le même processus pour les autres organes d'enregistrement, pour l'oreille, le nez, la langue, la peau. Rappelons-nous le célèbre soutra qui proclame : pas d'oeil, pas de nez, pas d'oreille, etc...

L'oeil d'un mort récent reflète aussi bien que lorsque le corps était vivant, sauf que l'intelligence et la mémoire sont coupées. Ce n'est que le cerveau, ce dépôt, ce magasin, ce cabinet de débarras de notre expérience totale qui nous met au courant de ce qui se passe à travers nos sensations.

Les bouddhistes parlent de nos six sens, alliant aux cinq le mental qui en effet les dirige.

Le mental, donc, qui construit le monde, s'établit au centre de ses expériences et ainsi s'égare. Suivant les termes utilisés par les sages, c'est « l'ignorance » de la vérité. C'est lui qui fait des

morts. On peut citer ces mots usés : illusion, rêve, Maya, mais ils ne nous éclairent point.

En revanche, nous avons à chercher la cause de notre ignorance. Il y a des exercices simples et enrichissants pour comprendre le processus et ainsi éviter la domination mentale.

Souvent on a recours au logion 56, mais qu'elle est la nature de ce cadavre ? Nisargadatta nous le dit : « S'attacher à la forme, c'est embrasser un cadavre ».

De son côté, Ramana Maharshi affirme : « Il n'y a pas les autres ». Le Soutra de diamant également est inflexible sur la non-existence d'un soi particulier ou individuel.

Dans l'Un, il n'y a pas de morts ; le mental individuel s'est dissout. La manifestation reste toujours l'occasion du Vivant. Ce sont nos conceptions, nos images, nos désirs et nos haines qui nous lient à une pseudo-personne, laquelle fait des morts.

Il y a des petits exercices directs à faire de temps à autre pour repérer ce diable-mental, ils ne requièrent pas de disciplines sévères.

Le Vivant n'est pas visible par l'oeil-mental ; celui-ci voit des formes et ces formes cachent le Vivant. Elles sont l'écorce du Vivant. En effet, les formes existent dans le temps, et le temps n'est que mémoire : un album de photos.

Le « monde nouveau » de Jésus surgit à l'instant présent et échappe à l'intellect. Et l'intellect ne soupçonne même pas ce monde nouveau.

Gopalamanu



L'Esprit est voilé à mon regard aussi longtemps que je veux le découvrir à l'aide du mental, c'est-à-dire, tant que je recours, pour tenter une approche, à la mémoire et à l'imagination.

Les logia ont révélé tant de fois l'impasse d'une démarche mentale — celui du présent Cahier est à ce titre exemplaire ! — Jésus n'en finit pas de dénoncer les pièges tendus par les pseudo-voies du devenir. Je ne vais pas m'en prendre une fois encore aux disciples à l'affût de chimères personnelles et collectives, ni déplorer l'incompréhension dont le Maître est l'objet. C'est mon mental qui est ici visé ; ce sont les projections qu'il nourrit pour subsister qui sont ici en question.

Dans l'ici-maintenant, tout se dissout pour faire place à ce qui

est, mais que le mental ne connaît pas ; je veux cesser de me prendre pour ce que je ne suis pas ; je ne veux plus fonctionner en mode illusoire. Je ne suis pas cette personne ; elle est une fabrication du mental comme du reste le monde dans lequel elle prétend s'inscrire, le monde qu'elle fabrique et peuple à sa guise et pour sa sécurité : Dieu, le Diable et toute la création. Etrange cosmogonie, construite de toutes pièces par cet artificier de malheur qui veut rivaliser avec le Soi et lui faire avaliser ce qu'il fait pour se sécuriser et se perpétuer. Est-il pris au piège de ses fabulations, renonce-t-il à ce jeu de dupe que révèle un témoin lucide, bienveillant, et amusé ? Alors commence à apparaître ce qui est déjà là.

C'est la pseudo entité corps-mental qui crée le monde, c'est le cadavre du logion 56, tandis que le corps délié du mental, c'est la merveille de merveille du logion 29 : le corps est devenu le temple de l'Esprit, l'instrument de notre libération, l'occasion de la lumière : *Quand le disciple est désert, il sera rempli de lumière ; mais quand il est partagé, il sera rempli de ténèbres* (log. 61).

Le passage de la mort à la vie, des ténèbres à la lumière, a donc lieu lorsque le corps est vidé du mental. C'est ce dernier qui doit mourir en premier et non l'inverse. Les gnostiques le savaient et l'enseignaient déjà du temps de St-Paul (2 Tm 2.17 : voir aussi 1 Tm 1.20). Un de leurs recueils, le *Traité de la Résurrection* parle de la *résurrection pneumatique* qui engloutit la *vie psychique* tout aussi bien que la *charnelle*. L'auteur du recueil s'adressant à son disciple lui dit : *Fuis les divisions et les liens et déjà tu as la Résurrection... pourquoi ne te considères-tu pas déjà comme ressuscité ?*

Autrement dit ce que tu attends est déjà là.

De son côté, Jésus le Vivant n'avait pas à mourir pour ressusciter. Un passage important de l'Évangile selon Philippe tente de redresser l'erreur paulinienne : *Ceux qui disent que le Seigneur est mort d'abord et qu'il est ressuscité, se trompent, car il est ressuscité d'abord et il est mort. Que celui qui a des oreilles entende !*

Emile Gillibert



Périodiquement le même décalage réapparaît entre Jésus et certains de ses disciples, avec une régularité presque comique.

C'est comme si les disciples s'étaient trompés de Maître. Il y

a erreur sur la personne !

Emprisonnés dans la gangue de leur culture et leur religion, identifiés à leurs personnes, ils s'inquiètent de leur devenir. A une telle inquiétude, la réponse de Jésus ne peut que paraître profondément décevante.

Le problème est toujours d'actualité. Si je cherche auprès de Jésus, ou auprès de Maharaj, une aide pour réussir ma vie, un réconfort dans une situation difficile, ou une espérance pour une vie future paradisiaque, je n'ai qu'à changer de Guru. Il paraît qu'il n'en manque pas pour offrir des avantages rapidement palpables.

Mais la récompense promise par Jésus n'est pas de cet ordre. Ma personne ne peut s'en saisir. Elle est seulement, justement, l'obstacle qui m'empêche de connaître le Royaume du Père qui s'étend sur la terre.

Marie-France Henry



Le commentaire de ce logion appelle deux mises au point : la première concerne l'eschatologie judéo-chrétienne. « Quel jour... ? » Faut-il y revenir ? Rappelons que la Gnose n'est pas une philosophie du devenir, de l'évolution, de l'attente, de « l'espérance » comme ils disent. Si le temps intervient dans la recherche du Soi, c'est comme milieu, élément de cette recherche, et comme tel solidairement associé à l'espace : ce sont des éléments de notre condition. La visée de demain, faut-il même le préciser, agit plus comme un facteur d'aliénation que comme un facteur de libération.

La seconde mise au point concerne : « ce que vous attendez est venu... » La troisième appelle des précisions sur le sens de connaître. D'abord, « ce que vous attendez est venu ». La réponse semble donnée au log. suivant : « Vous avez délaissé celui qui est vivant devant vous et vous avez parlé des morts. » ou au log. 113 qui répond à la même question par : « ...le Royaume du Père s'étend sur la terre et les hommes ne le voient pas. » Il peut donc paraître inexact de dire « ce que vous attendez est venu » puisqu'en réalité, *c'est là*, au présent ! Mais Jésus, dans le 51, a sans doute voulu bousculer ses disciples dans l'attente d'un événement à venir par l'affirmation que c'est déjà passé : « est venu ». C'est de bonne polémique : on peut parfois manquer de patience quand l'effronterie des imbéciles dépasse les bornes du

supportable. On voit bien qu'au 113, encore, les disciples n'ont pas compris ! Le Royaume est une réalité qui n'est pas historique, ce qu'il faut bien répéter ad nauseam ; il est « connu » (nous allons y venir) par les métanoïas qui se sont « tournés » dans la bonne direction, celle de la source de la lumière, qui ne se laissent plus fasciner, emporter par le défilé des images sur l'écran de leur conscience. Il faut toujours revenir à cette histoire de vision sans tête : un scandale pour le sens commun ! Dans son style très vigoureux, un type comme U.G. (pourquoi ne pas parler comme lui ?) nous dit comment ça se passe : il voit ses mains et ses pieds et il ne « sait » plus que ce sont « ses » mains et « ses » pieds ! Il n'y a plus aucune référence à un centre, un ego, et pourtant tout marche bien et s'ordonne naturellement. L'état naturel est là, le Royaume est là, et pourtant « je » ne le vois pas : quelle inadvertance, ce n'est pas facile à expliquer et d'ailleurs ça ne s'explique pas ! Le seul qui explique, c'est Nisargadatta, mais a-t-il bien raison de le faire, aussi logiquement ? Jésus le fait aussi au log. 57. C'est arrivé dans la « nuit » de l'Absolu, qui l'a permis parce qu'il n'a pas peur. Mais de telles explications ont un goût de théologie...

Nous en arrivons à la question : qu'est-ce que connaître ? Bien sûr, l'usage de ce mot implique la dualité, mais il n'y a pas de mal à ça. Connaître, c'est relier, embrasser, découvrir l'Un dans le jeu en apparence absurde et cruel du Deux. L'ignorance n'est pas vraiment la négation de la connaissance, ou un oubli, ou même un défi : elle est ce contre quoi la connaissance, nécessairement, devra s'exercer pour se savourer elle-même car dans l'Absolu il n'y a pas de co-naissance... Néanmoins l'ignorance s'oppose, cherche à briser son altérité : elle fuit ou persécute « l'étranger », elle invente un discours totalitaire qui justifie le crime. A ce propos on peut dire que la finalité des religions organisées et de leurs prêtres professionnels semble être l'assassinat des prophètes. Mais Jésus s'en fichait, pour lui, les morts, fussent-ils prophètes, sont sans intérêt. Pour le libéré-vivant, le problème de la mort n'existe pas.

Les réponses de Jésus sont souvent cassantes : elles ont le mérite d'être catégoriques, de ne pas laisser planer le doute. Le log. 51 est d'une clarté aveuglante mais les hommes terribles n'apprécient guère que la Vérité les aveugle.

Raymond

# RECHERCHES

## EN DEÇA DE LA CONSCIENCE

Un universitaire du début du siècle avouait : « Le sommeil est la honte de la philosophie... » Que deviendrions-nous pourtant sans ce bienheureux relâchement de l'obsession du monde qui se produit tout naturellement dans le sommeil ? Or toute la philosophie occidentale, même lorsqu'elle s'efforce de n'être pas qu'une philosophie conceptuelle, en proposant par exemple l'authenticité d'un engagement moral ou politique, est une philosophie de la conscience. C'est-à-dire qu'elle se déploie entièrement au niveau des phénomènes de conscience qu'elle s'acharne à vouloir plier aux normes d'une « ratio ». Ses questions, sa recherche, les propositions qu'elle avance se situent toujours invariablement dans le champ de la conscience, et donc celui des codifications conceptuelles. Le grand iconoclaste Freud, tout en révélant l'importance de l'inconscient et des déterminations secrètes des faits de conscience, ne parvint finalement qu'à rendre un nouvel hommage à la conscience. En effet le maître viennois estimait que la guérison de bien des troubles d'origine inconsciente surviendrait, au moins en partie, par leur mise à jour dans le champ de la conscience. Ce qui revenait à prouver aussi, indirectement, que tous les phénomènes de conscience, quel que soit leur degré de manifestation, sont d'une nature identique. C'est le Deux qui fait question...

Voici ce qu'il nous paraît très important de souligner aujourd'hui : les Enseignements traditionnels qui sont approfondis dans ces Cahiers invitent à une libération qui correspond à la découverte de ce qui précède la conscience, le sens du « je suis » comme dirait Nisargadatta. Non pas qui la précède dans le temps et qui serait à rechercher dans le sens d'une évolution à rebours, mais son absolu précédent. On doit néanmoins s'exprimer par : « en-deçà » parce que c'est bien une sorte de recul, de démarche arrière qui nous est proposée. « Vous avancez en rejetant, com-

me une fusée à réaction... » disait Nisargadatta, ou, « pour avancer, vous devez faire comme le lion, tourner la tête en arrière ». Il faut insister sur le caractère tellement étrange de cette démarche si scandaleuse pour la mentalité occidentale, progressiste... « Au-delà », l'on verrait plutôt la pensée issue de cette conscience étendre indéfiniment les ramifications de son savoir, ses interminables élaborations. Nous en aurons pour preuve la prédilection pour le « petit enfant » qu'on trouve aussi bien dans l'Enseignement de Jésus que dans le Ch'an ou le Taoïsme. De plus, Jésus prononce une parole plus forte, définitive : « le monde est un cadavre... » Ce n'est donc pas dans cette direction qu'il faut chercher.

Situons en nous la source, la racine, la graine de conscience. Les Enseignements proposent moins une étude des contenus de la conscience — ce serait vivre le cauchemar du tonneau des Danaïdes — que la découverte du « comment » de n'importe quel fait de conscience, fût-il sublime ou sordide. D'où jaillit l'étincelle du monde, comment s'embrase-t-elle en un si vaste incendie et qui nous passionne tant ? La conscience est l'étoffe où le mental taille ses habits d'arlequin, la dimension où les catégories de l'espace, du temps et de la causalité se définissent en s'impliquant mutuellement. C'est sur ce sol de la soi-conscience, par l'accumulation des mémoires, que s'édifie le simulacré de la personne, le « grand personnage » dont parle Jésus. C'est là que réside notre « honte » car nous n'y sommes plus ce que nous sommes vraiment, quand l'image cède à la lumière sa propre réalité. « Jetez à terre ces vêtements de honte » dit Jésus. Telle est la signification bien évidente du log. 37. La délivrance est donc le retour à un état naturel, extrêmement pur et subtil, sans référence égocentrique, innocent, vierge de cette confusion produite par le cloisonnement ontologique entre le même et son différent. Nisargadatta résume la situation par ces mots : « En réalité, il n'y a qu'un seul état ; quand il est dénaturé par l'auto-identification, il est appelé une personne, quand il est coloré par la sensation d'existence, c'est le témoin ; quand il est incolore et illimité, nous l'appelons le Suprême. » (J.S. 421) Le gnani a percé le mystère de la conscience, si l'on peut dire, il a accompli une trans-percée de la conscience, plutôt qu'une traversée, et pour lui *être* et *connaître* sont Un, qui n'a pas de visage.

Nous voilà doublement avertis. Nous ne sommes pas ce que nous croyons être, c'est-à-dire une personne. Mais tout demeure



re ; Maya exerce son pouvoir par l'intermédiaire de notre cerveau qui fabrique inlassablement ses images, formes pétries de la lumière du sans-forme. Pour le gnani, le pneumatique, l'image n'occulte plus la lumière : je-suis la source pure, cachée de tous les « je-suis » particularisés. « Je » me tiens à « ma » place, bien que privé de lieu où reposer « ma tête », en l'éternel précédent du « je-suis » daté de ma pseudo-histoire. L'Absolu que « je » suis depuis toujours et à jamais inviolable, non-né, n'est pas la totalité des existences relatives mais l'instance au présent, verticale, de tous les flots déroulés du temps, de la multiplicité des existences comptées au rythme des différenciations. « Il n'y a que la lumière et la lumière est tout. Tout le reste n'est qu'images faites de lumière. » (J.S. 55)

Pour simplifier encore davantage le propos, nous pourrions tout aussi bien dire que c'est une question de point de vue. Celui de la personne, qui est un véritable point de vue stricto sensu, et celui du témoin, qui se connaît corps-mental *et* lumière, qui n'est donc pas un point de vue mais ce que D. Harding appelait « une vision sans tête ». La personne se figure au centre du monde. Et elle se représente toutes choses à sa mesure. C'est elle qui crée et perpétue la souffrance, cherche le remède qui s'avère toujours insuffisant... Sachez si vous tenez au point de vue de la personne, ou si vous estimez légitime de répondre à qui vous interroge, que la marque du Père en vous est un mouvement *et* un repos. « Tout est des plus étonnamment inexplicable » reconnaissait lui-même Nisargadatta. A vous cependant de comprendre, complètement, le jeu de l'être et du paraître. A vous de porter ce grand coup d'épée au noeud gordien de la dualité et de trancher, en une seule fois pour toutes, cette question de Dieu et du monde, de l'esprit et de la matière, du bien et du mal, etc... A. Watts proposait cette réponse au fameux koan de l'oeuf et de la poule : lequel précède l'autre ? Les deux vont « ensemble ». Trouvez pour vous-même et par vous-même comment marche cet « ensemble ». Autrement dit : « Trouvez-vous vous-même, trouvez qui vous êtes réellement ». Et pour cela transcendez la conscience, rendez-vous « désert ». Citons une dernière fois ensemble Jésus et Nisargadatta. Au log. 3, « ...le Royaume, il est le dedans et il est le dehors de vous. Quand vous serez connus, alors vous serez connus... » Dans J.S. 203 : « Dieu vous connaît quand vous vous connaissez vous-même. »

Le point de vue personnel suscite la multiplication de ses re-

flets en d'innombrables autres personnes étrangères, impénétrables et menaçantes, ou familières et rassurantes. L'ignorance est un palais des glaces où se reflète à l'infini l'erreur initiale de la fausse identification. Le gnani est seul mais il est tout. Il est son corps et tous les corps, et sans corps. Son corps est le lieu de la vie et déjà ce cadavre. Dans J.S. 195 Nisargadatta précise : « Il n'est pas même un être. Il est l'être de tous les êtres. Même pas ça. Aucun mot ne convient. Il est ce qu'il est, le sol où tout croît. » On devine pourquoi Thomas, au log. 13, refuse de décliner l'identité de Jésus ou la sienne propre, qui sont identiques, non par crainte, mais parce que la vérité peut blesser aussi celui qui n'est pas prêt à l'entendre. Et nous, sommes-nous prêts à quérir la perle rare, à ne garder que le « gros poisson », à chérir l'unique brebis qui s'était perdue : à nous rendre à l'évidence ?

R. Oillet



## LE MOUVEMENT ET LE REPOS

*On n'en finirait pas de mesurer l'insondable profondeur du verset du logion 50 qui a été commenté dans le dernier Cahier : c'est un mouvement et un repos. Un Métanoïa nous écrit pour l'associer très judicieusement à un extrait du sermon de Maître Eckhart intitulé « Noli timere eos ». Précisons que ce sermon ne figure pas dans les volumes des Sermons traduits par Jeanne Ancelet-Hustache. Le lecteur fera les rapprochements qui s'imposent.*

« Quand je me tenais encore dans le fond, dans la base, dans le flux et dans la source de la Dêité, là personne ne me demandait où je voulais aller ni ce que je faisais ; là, il n'y avait en effet personne pour me le demander. Mais quand je me répandis, toutes les créatures se mirent à dire Dieu !... Ainsi, toutes

les créatures parlent de Dieu. Et pourquoi ne parlent-elles pas de la Dêité ? Tout ce qui est dans la Dêité est *Un* et de *cela* on ne peut pas parler. Dieu agit, la Dêité n'agit pas ; elle n'a du reste pas à agir, en elle il n'y a aucune action... Dieu et la Dêité se différencient par l'agir et le non-agir. Lorsque je retourne à la Dêité après être allé vers Dieu, ma percée est bien plus noble que ma sortie. Moi seul accueille l'être essentiel de toutes les créatures pour qu'elles soient « Un » en moi. Lorsque j'arrive du fond, de la base, du flux et de la source de la Dêité, personne n'a remarqué mon absence, personne ne me demande d'où je viens ; car c'est là que Dieu s'estompe.

*Certaines paroles de Nisargadatta éclairent également ce verset. Ainsi : Jésus-Christ, Bouddha, Allah, le Zen, tous ont parlé de moi... Krishna aussi (Sois, p. 18). Une autre fois, il précise : « Quand Krishna était de service, accomplissant ce qu'il avait à faire, j'étais moi étendu dans le repos éternel et lorsque je fais ce qui est à faire, c'est lui qui est plongé dans le repos » (id. p. 177). Tout commentaire ne ferait qu'édulcorer la réalité.*

E.G.



## LA MÉTAPHYSIQUE AUJOURD'HUI

L'histoire mérite d'être rapportée. Le mot Métaphysique a été forgé au IIIème siècle de notre ère par un éditeur tardif d'Aristote pour désigner des oeuvres dépourvues de titre que le Stagirite avait composées aux fins de traiter spécialement des « sciences de l'être ». Ce qui a posé d'emblée un problème d'interprétation. Fallait-il en conclure que la Métaphysique ne recouvrait qu'un certain type d'études à classer tout simplement après (meta...) celles concernant la Physique. Ou bien fallait-il concéder à ces sciences de l'être un statut particulier, et notamment de prééminence par rapport aux sciences de la nature ? Depuis, l'histoire de la Métaphysique fut soumise à bien d'autres aléas. Et tout récemment le philosophe allemand Heidegger, par fidélité à Aristote et aux présocratiques, prétendait que la métaphysique tout entière ne pouvait se rapporter qu'à la question de « l'être de l'étant et de l'étant de l'être ». Bien entendu, ces savantes variations conceptuelles ne sont pas pour intéresser les chercheurs de Métanoïa, ne serait-ce qu'en rai-

son de leur trop haut degré d'abstraction et de leur invraisemblable technicité formelle.

Dans l'histoire moderne, c'est René Guénon qui fit la première mise au point sérieuse à ce sujet. Emile Gillibert le rappelle dans *Paroles de Jésus et Pensée Orientale* (p. 56 et 57 de l'édition de 1974). Remarque qu'il fut indispensable de répéter dans un exposé sur les « grands thèmes méta. de l'Évangile selon Thomas ». (*Question de*, n° 53 p. 89) Premier point : la Métaphysique est la Métaphysique orientale. C'est un discours flexible, à thèmes, plutôt que s'exprimant avec une constante idéologique invariable. On le retrouve dans plusieurs traditions mais on peut constater avec R. Guénon que c'est le Vedanta indien qui en compose la figure la plus achevée, du point de vue de l'exhaustivité des thèmes. Second point : la Métaphysique affirme la primauté de la Connaissance pour une réalisation totale, irréversible, de la Délivrance à laquelle aspire tout chercheur en quête de sa véritable identité. R. Guénon avait déjà insisté sur le caractère presque exclusivement apophasique de cette voie négative de déconditionnement total à l'égard de toutes les contingences humaines et particulièrement mentales. C'est un point sur lequel il conviendrait sans doute d'insister encore plus de nos jours. Il y a une sorte de focalisation qui peut s'opérer à travers la « lecture » de l'Évangile selon Thomas et, d'une part les enseignements de l'Orient antique, d'autre part les enseignements de Krishnamurti, de Nisargadatta. Un examen très approfondi et systématique de ces convergences permettrait certainement de tracer le profil le plus fidèle de la Métaphysique. Aldous Huxley s'était essayé à cet exercice mais son ouvrage sur la Philosophie Éternelle faisait une trop grande part aux voies de la mystique pure qui reposent trop sur les élans de la croyance, en privilégiant pour une grande part les orthodoxies rituelles.

Sans oublier les avertissements de R. Guénon qui déclarait complètement étrangères les deux directions de recherche : la métaphysique et la scientifique, force est de constater que les conclusions de celle-ci, et particulièrement de la physique théorique, se rapprochent étrangement des principales vérités de la Métaphysique traditionnelle. Par exemple, la Physique quantique a pratiquement dissous le concept, ô combien opaque, de matière, renforçant les concepts d'énergie et de conscience qui nous rapprochent sensiblement des Enseignements. Les ouvra-

ges de Charon, Capra et dernièrement de M. Cazenave qui fut l'initiateur du Colloque de Cordoue, ont beaucoup fait pour mettre en lumière ces similitudes. La proposition métaphysique, si mal reçue par le sens commun : « le monde n'existe pas, sinon dans ma conscience... » (cf. Nisargadatta) ne choque pas les scientifiques qui en sont arrivés à chercher l'ultime et introuvable grain de « matière ». Quand on sait que tout le fameux matérialisme du XIXème siècle était sorti de l'atomisme démocritéen, on mesure le trajet parcouru. Et l'atome n'est pas seulement sécable grâce à des formules écrites sur le tableau noir, une célèbre expérience réalisée en 1945 dans le désert du Nevada l'a tristement prouvé, sur le terrain ! Un dialogue intéressant peut donc se poursuivre, surtout lorsque toutes les garanties de sérieux sont réunies à l'avantage des deux parties. C'est le cas des conversations qui ont réuni Krishnamurti, D. Bohm et D. Wilkins, chacun enrichissant le débat par les apports de sa propre compétence. Mais ce terme est si peu krishnamurtien qu'on voit bien le danger d'une synthèse qui serait toute théorique. De plus, la recherche scientifique étant en perpétuel mouvement, il serait dangereux de s'associer, voire de s'appuyer sur une théorie qui peut s'effondrer du jour au lendemain. Enfin la communauté scientifique dans sa majorité est loin d'approuver de telles tentatives, souvent pour les mêmes raisons bien qu'en sens inverse, que celles arguées par R. Guénon.

Aujourd'hui, pour enrichir l'oeuvre de R. Guénon, il serait préférable de préciser et d'affiner les liens de la Métaphysique et de la Psychologie, celle-ci étant entendue au sens littéral de connaissance de la « psyché », mot difficile à interpréter mais qu'on pourrait traduire librement par soi-conscience. La Métaphysique n'est pas seulement un discours ; bien plutôt elle est l'instrument de violation des limites du mental, et de libération de l'intelligence totale. On sait bien que Krishnamurti, Nisargadatta, peut-être U.G. (1) dont nous découvrons actuellement quelques bribes d'enseignement, sont des maîtres de pure Métaphysique. Or, à l'extrême rigueur, ils consentent à s'avouer « psychologues », artisans passionnés de cette connaissance de soi recommandée par la Tradition. La Psychologie officielle est malheureusement trop liée aux vieux concepts réductionnistes hérités du XIXème, qui semblent interdire à l'homme sa véritable découverte, celle que lui propose précisément la Métaphysique. Quand aux psychologies marginales, qui se sont beaucoup

développées au cours des vingt dernières années, en relation avec des plans de psycho-thérapie assez discutables, elles sont de toute évidence animées par un hédonisme très grossier — ceci dit en évitant de porter un jugement de valeur sur ce principe du plaisir qu'elles semblent vouloir sacraliser — Cependant, une recherche véritablement scientifique portant sur tous les mécanismes mentaux, à tous leurs niveaux de fonctionnement, du psychophysiologique à l'idéologique, en passant par l'étude rigoureuse de tous les processus génétiques d'apparition de la pensée et de son intégration progressive dans un culture donnée devrait apporter une aide au métaphysicien qui va toujours plus loin dans sa recherche du précédent absolu à l'automate humain. N'oublions pas que le Bouddhisme a longtemps constitué pour certains, et parfois exclusivement, une remarquable psychologie des profondeurs. Aux Etats-Unis, Chogyam Trungpa Rinpoché en fournit aujourd'hui une illustration magistrale.

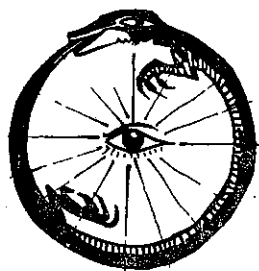
Il faut ajouter, pour être encore plus certain d'échapper à la mesquinerie de l'introspection personnelle qui a toujours fait les délices d'une littérature de gare — bien que parfois académisée — que la Métaphysique se lie tout naturellement à une éthique. S'il fallait la caractériser d'un seul mot, disons que c'est le courage. Quel héroïsme ne faut-il pas au « lâcher-prise » ? La vertu métaphysicienne toutefois n'a pas le culte d'elle-même. Elle est en quelque sorte l'accompagnement de l'acte de connaissance, son soutien, mais jamais un drapeau ostentatoire. A ce sujet, Jésus fait dans l'Ev. de Th. quelques recommandations tout à fait remarquables, et particulièrement au log. 39. Mais qu'on choisisse l'une ou l'autre des « qualités » requises pour la Quête gnostique, toutes sont toujours comprises dans le même mouvement d'intelligence totale. La Métaphysique ne commande pas plus à l'éthique que celle-ci n'exerce de gouvernement séparé. Il faut néanmoins en rappeler les exigences quand de pseudo-intellectuels se permettent d'encourager les pires errements sous prétexte de libérer la personne de vieux et absurdes tabous. Mais la personne est une machine à fabriquer des tabous, à les renouveler et à reconstituer de nouvelles images des bris/récupérés après les excès d'une trop facile iconoclastie. Peut-on tricher avec le courage, l'intégrité, la lucidité ?

Puisque la Métaphysique reste un discours précaire, ce que R. Guénon n'a jamais reconnu, soumis à contradiction parfois dans sa propre démarche — Nisargadatta reconnaissait : « Je

ne prétends pas à la cohérence » — Il faut lui adjoindre le discours poétique qui est une plus libre expression de l'expérience libératrice. Dans son petit livre, U.G. s'attache à plusieurs reprises à assumer cette contradiction qui est souvent « l'expression » de ce qu'il appelle « l'état naturel ». Je sais et je ne sais pas, j'aide et je n'aide pas, il y a un chemin et il n'y en a pas. Cette scandaleuse coordination qui détruit le discours logique naturel en juxtaposant les contraires, c'est aussi Jésus qui nous propose : « un mouvement *et* un repos »... Ethymologiquement, la poésie est création. Et la création n'est pas sans le plein exercice de la liberté. Les poètes ont beaucoup lutté pour conquérir cette liberté du chant que n'entrave aucune règle formelle. La Connaissance offre un lieu de convergence idéal à la Métaphysique et à la Poésie. Le *psychique* peut détruire l'une et l'autre, par abus de la raison pure ou par abus d'irrationnel. Le *pneumatique* aura tout intérêt à se conduire par l'une, à se laisser conduire par l'autre, toutes deux vivant des grandes apories de la Connaissance, la Vérité et la Beauté conjuguant l'hommage que le Suprême se rend à lui-même à travers le grand jeu de sa manifestation. Si la Métaphysique est la parole de l'acte pur, dépourvu de toute « contamination » personnelle, la Poésie est l'art du Vivant, l'expression de son jaillissement, de sa force, de sa joie. A condition que réponse soit donnée par ce même mouvement, mais au-delà des formes, des idées, de toutes les images, à la question : « Ayant fait le Deux, que ferez-vous ? »

R. Oillet

(1) U.G. The Mystique of Enlightenment. Rodney Arms 1982 dont nous espérons une prochaine traduction.



## MÉDITATIONS AU FIL DE LA PLUME

Henri MICHAUX

Lorsque nous avons instauré cette rubrique *Méditations au fil de la plume*, nous n'avons pas un instant pensé à Henri Michaux. Pourtant, si on veut rendre hommage au poète qui vient de quitter ce monde, ces colonnes sont tout indiquées, non pas pour parler de lui, mais pour le laisser exprimer une expérience peu commune, pour le suivre dans ce conflit aigu entre lui-même et le monde qui le condamne à la solitude.

Toute son oeuvre picturale et littéraire témoigne de sa préoccupation constante de sortir de l'angoisse de sa condition de mortel par l'exploration de « l'espace du dedans ». Aucun écrivain français, même pas le sombre Cioran, ne mérite comme lui le qualificatif de *gnostique*. Pendant longtemps, il a cru ne pouvoir s'échapper de l'affligeante tristesse du monde et de sa propre contingence, lui, « pauvre malade », toujours côtoyant les gouffres, toujours sur le qui-vive : « La prison ouvre sur une prison... Le couloir ouvre sur un autre couloir... Rien ne débouche nulle part... »

Poursuivant son exploration intérieure, Michaux demande (1956 - 1960) à la mescaline, non pas comme tant d'autres l'évasion, mais un mode nouveau de connaissance de lui-même, un déséquilibre *sciemment provoqué* et non plus *subi*. L'état privilégié qu'il expérimente touche à la folie. Cependant ce qui se désagrège, c'est peut être justement ce qui s'oppose à la quête de l'unité, c'est-à-dire, les conditionnements de la personne et la personne elle-même. Écoutons-le plutôt : « On était quelques minutes auparavant, un possédant et, comme tout homme, un possédant constamment en voie d'acquérir et de s'approprier davantage. On était occupé à ces fonctions d'acquisition, de rétention et — ruminant mental — d'élaboration, d'intégration. Serait-ce, comme il semble, l'« Avoir » qui maintient l'« ego », « hic et nunc », qui permet à chacun de continuer à être personnel ?

C'est cet « avoir », brusquement pompé, dans une soudaine désadhérence, qui a tout changé. On n'en a plus, on n'en refait plus. On y est complètement inintéressé.



La personne qui se maintenait par renouvellement de l'avoir, qui par les multiples reprises se personnalisait incessamment, ne se continue plus, et Michaux ajoute en note : « Merveille, ou à un stade inférieur, désastre ; désastre qui affole et bouleverse celui qui voulant encore « avoir » ne le peut, n'ayant plus de prises et est fasciné par l'impossibilité qu'il a de continuer à se repersonnaliser comme avant. C'est son tort de le chercher. Qu'il passe donc à l'état d'abandon ».

Cependant Michaux est le premier à cerner les limites de la drogue comme moyen de connaissance : « Si la drogue est une ouverture, si elle fait entrevoir, elle n'est qu'une étape. Même exaltante, même surhumaine... Ce qui, comme un cadeau, est venu sans efforts, et même par abandon des efforts, devra se retrouver par l'effort, par renonciation aux difficultés et au naturel, voie du transcendantal ». (Misérable miracle, Gallimard 1955).

L'autre monde, lumineux, harmonieux, qu'il a perçu comme par l'entrebaillement d'une porte, il veut maintenant y entrer, l'explorer sans recourir à des artifices : « Maintenant te reste à connaître l'autre, le vrai sans secours, sans appui, avec précisément le contraire de tout appui, du moindre appui ; là, infirme, comme tu es, flocon... si tu ne t'es pas épaissi, si tu ne te crois pas devenu important. Alors peut-être l'Immense toujours là, le virtuel Infini se répandra de lui-même, annulant les mauvais restes. Tu rentreras dans l'Espace hors de l'espace. D'autres chemins ? Soit. Si seulement tu peux persévérer...

Vers ta nouvelle naissance, ton trajet. » (Poteaux d'Angle, Gallimard 1981). Et peu à peu ses essais vont devenir « la fenêtre ouverte sur l'immense », sur « l'océan de bonheur », l'océan porteur de la plénitude de toi ». Désormais le poète sera constamment le lieu d'une ambivalence allant de l'absurde au réel, de la négation à la confiance, de l'angoisse à la plénitude de l'unité, unité d'abord entr'aperçue puis de mieux en mieux réalisée au fil des années.

L'Orient a exercé jusqu'au bout sa fascination sur le poète. Parlant du détachement, beaucoup plus naturel à un Oriental qu'à un Occidental, il note : « Après bien d'autres, Bouddha, Ramana, après Kabir, un des grands parmi les grands a prêché avec obstination et assez vainement le « détachement ». On a écouté et mal sa morale, beaucoup moins sa transcendance »

(Misérable Miracle, p. 187). Il parle évidemment de Jésus et de la façon dont son enseignement a été récupéré.

Cependant Henri Michaux ne saurait adhérer à un enseignement, à une doctrine, à une religion : « Poteaux à tête de vautour. Poteaux doubles. Poteaux têtus, comme suicidés debout. D'aucun pays, je le sais, vous n'annoncez l'approche. Je ne vous reconnais que trop pour ce que vous êtes réellement et vous comprends en m'en désolant » (La vie dans les plis, p. 83, Gallimard 1972). Sans la révolte aucune aventure n'est possible :

« Dans le noir, dans le soir sera sa mémoire  
dans ce qui souffre, dans ce qui suinte  
dans ce qui cherche et ne trouve pas

. . . .  
Dans celui qui a sa fièvre en soi à qui n'importent les murs  
Dans celui qui s'élançe et n'a de tête, que contre les murs..  
L'angoisse reste la compagne des jours et des nuits :

. . . et c'est toujours l'enseveli vivant  
. . . et s'est toujours la rencontre dans l'orage  
. . . et c'est toujours... l'horizon qui recule, qui recule..

(La Vie dans les plis, p. 93-95)

L'explorateur des gouffres n'a pas dit pour autant son dernier mot. Observateur du jeu de l'acteur, il sait surprendre celui-ci avant qu'il n'ait envahi tout le champ de la conscience : « Je m'éveille démuni de bras. Je n'ai pas non plus de jambes en m'éveillant. Je ne cherche pas à en avoir. Pas tout de suite. Et je n'ai pas de doigts ou de mains. Oh Eveil. Merveille du matin ! Loin encore des péripéties humaines, loin des incidents qu'ap- Peut-être le seul microbe au monde.

Cela peut durer un certain temps.

Peut-être suis-je de la race des géants. Peut-être suis-je le seul géant. Peut-être le seul au monde.

Peut-être le seul microbe au monde.

Je ne me pose pas de question. Du moins je ne me jette pas dans les questions. D'abord souveraineté.

Et d'ailleurs, pourquoi aurais-je des jambes ?

C'est en parlant qu'elles repoussent, en utilisant des mots. Les mots, le social, la réunion, le déplacement, la rencontre... au bout, il y a les jambes.

Intuitivement, dans ces moments d'immobilité, je laisse, je maintiens endormie la zone des mots aussi longtemps que possible.

Pourquoi pour des mots perdre inconsidérément l'étendue ? »  
(Façons d'endormi, Façons d'éveillé, p. 233-234, Gallimard 1969).

Avec les années, la vision se clarifie amenant, sinon la plénitude, du moins une paix des profondeurs, celle qu'apporte le lâcher prise. « Chemins perdus » (Gallimard), qui date de 1981, révèle un climat délivré des turbulences humaines. Les titres des poèmes sont comme autant de sourires nous parvenant de l'autre rive : *Glissement, Jours de silence, Onde, Consciences, Détachements, Désensevelissement, Affranchi, Le Limpide, Quand le (prétendu) réel a perdu de sa crédibilité, Un seul Navire répondra à tout*.

Glanons au fil des pages de ce dernier livre, quelques reflets d'un soleil désormais sans couchant :

Ouverture.

Ouverture

Avec une avalanche de douceur  
on entend la nature respirer

Imprenable, imparable, inarrêtable,  
la nouvelle onde par-dessus, par-dessous  
passe  
traverse

inonde

.....  
Horizontalité en expansion  
gagnant toujours

.....  
plus immense qu'un pays  
quoique dans l'esprit planant comme une aile  
une aile qui tout excède...

.....  
Dense,  
continuation du dense  
le lieu de densité emporté avec moi  
dans le véhicule qui fait route.

.....  
Dans un moment d'absence  
le sacré à la place du profane  
s'est trouvé sur la montagne.

Transgression accomplie  
un lieu n'est plus dans son lieu  
un endroit élu le remplace, sorti du fond des âges.

.....  
Du temps passe devant le non-temps  
devant un perpétuel arrière-temps  
devant l'inaltérable lieu étranger  
auguste et simple  
qui, sans rien détruire, a raison de tout  
éclairé à sa propre lumière

.....  
Dépris des circonstances

occupé d'infinité  
je glisse

Tout va par mondes à présent

Le lieu du paradis demeure immuable.



L'oeil ne va pas voir  
L'oreille n'écoute plus

n'acquérant plus  
n'entassant plus, ne rangeant plus, ne s'emparant plus

ne recevant plus d'arrivages  
indiscontinué  
ne dérivant pas

Suspendue, l'arrivée des informations  
l'être ne quitte plus le fond

Le varié, le divers, le distrayant n'a plus sa part  
sa monstrueuse part

En pénitence, la diversité

Incuriosité au transitoire  
Plus d'investissements

Unité du silence  
Superficies par le Silence

Dissolution des masses, des groupes,  
des médiocres credos

Jour de l'Absence du Temps Fragmenté

N'est plus, l'incidentel  
n'est plus, l'événementiel

l'alentour, sa différence est affaiblie.

Le palpable, sa dureté perdue,  
le palpable aussi parle d'impalpable  
parents à présent, tous parents  
parents-poussières

.....  
Hier encore aux carrefours d'intranquillité

Le réel assourdissant s'est enfoncé.  
Dans le dehors, définitivement dehors

l'hérésie s'éloigne  
où l'on fut mêlé

.....  
Certitude vibrante  
sa touche si fine, qui fait signe

cime et abîme sur la même ligne

Dans la vallée sans commandement  
des milliers d'hiers occupés à périr  
Le suprême  
prend la place  
soulève la vie

  
aube

le tréfonds devient premier  
les moments du momentané ont naufragé

l'Unique apparaît au désassoupi

.....

s'affaissent alors les postures querelleuses

Ravissement dans l'élémentaire

cependant que se retire la chaleur des membres.



Sur les récifs du prétendu réel  
sur les réels qui sont des riens,  
s'étend une nappe sans fin

débris anéantis des distractions  
les obstacles à l'immuable sont levés

Délivré des contraires

j'arrive au seuil



La petitesse conjointement avec la grandeur est consacrée

.....

c'est l'autrefois qui n'a plus de sens

.....

Étale

étale, la mer intérieure

Puisse-t-elle demeurer étale...

.....

Pour avoir été emporté si aisément  
sûrement le mal manquait d'épaules

.....

A tous, à tout est donnée en partage  
la beauté d'être  
la plénitude d'être

une grâce accompagne

gratifié du dedans

gratifiant le dehors.

Novembre 1984

E.G.

# BIBLIOGRAPHIE

Béregère : Le Chemin de Ronde ou la Voie Négative, posteface d'Emile Gillibert, 1 volume, 118 pages, 65 F., Ed. de la Maisnie Paris 1984.

*Pour rendre compte de ce livre, qui intéressera tout particulièrement les Métanoïas, nous avons reproduit ci-après les principaux éléments de la posteface.*

Le livre « Le Chemin de Ronde ou la Voie Négative » pourrait tout aussi bien s'intituler « Gnose Éternelle ». Par modestie, mais aussi pour témoigner de sa congénitale appartenance au monde cathare, et, par-delà, à nos gnostiques du début de l'ère chrétienne, eux-mêmes se situant dans le droit fil de la tradition métaphysique orientale, l'auteur, qui nous donne les fruits de toute une vie de réflexion, utilise l'image traditionnelle du château fort, avec son donjon secret et son chemin de ronde.

Comment ne pas citer à ce propos, lorsqu'on connaît toute l'importance que Béregère accorde à l'Évangile selon Thomas, le logion où Jésus dit : « Il y en a beaucoup qui se tiennent près de la porte, mais ce sont les monakhos qui entreront dans le lieu du mariage » ?

La discrétion de l'auteur, comme aussi ses affinités électives, se révèlent jusque dans le choix du pseudonyme « Béregère », dès l'aube du XIII<sup>ème</sup> siècle fidèle cathare, peut-être victime de l'inquisition dominicaine qui l'avait, avec beaucoup d'autres, portée sur la liste noire... Notre Béregère actuelle est de cette race, de cette trempe, de cette exigence sans compromission.

Les femmes cathares, comme les hommes, portèrent témoignage d'une vie « autre » ; comme eux, elles participèrent à ce long et déchirant martyre dont l'acte final fut le bûcher allumé au pied d'une montagne devenue désormais le symbole de ce qui ne meurt pas.

Sans révéler l'état civil de celle qui tient à conserver l'anonymat — le culte de la personne est aux antipodes de l'esprit gnostique — disons tout de même que l'auteur, qui nous donne dans « Le Chemin de Ronde ou la Voie Négative » non seulement le

cheminement de sa quête intérieure mais son aboutissement comme un arbre dont les fruits peuvent être cueillis, travaille depuis plus de dix ans au sein de l'Association Métanoïa ; elle apporte régulièrement sa contribution rédactionnelle à la revue trimestrielle « Cahiers Métanoïa ». Ses lecteurs la reconnaîtront aisément à sa plume alerte, à la clarté et la profondeur de ses exposés. Ils sauront respecter son souhait d'anonymat même si, entre eux, à son propos, ils se réjouissent et évoquent le verset du psaume : « Ecce quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum ». « Ah ! qu'il est bon et qu'il est agréable à des frères de se tenir dans l'Un ». Il était temps de redonner à cette sentence son vrai sens faussé par une mentalité grégaire qui se révélait dans la platitude de la traduction : « Ah ! qu'il est bon et qu'il est agréable à des frères d'habiter ensemble ! ».

La plénitude est dans la réalisation de l'Un et non pas dans la communauté qui vous prend en charge. Dans cette même optique, il faut également corriger le verset de Luc (17.21) en traduisant non pas « le Royaume de Dieu est parmi vous » mais « le Royaume de Dieu est le dedans de vous ». Non seulement le grec *Entôs Humôn* autorise mais demande cette traduction, laquelle rejoint celle de l'Évangile selon Thomas (logion 3) : « Le Royaume, il est le dedans et il est le dehors de vous ». Il s'agit ici non pas de nuances différentes, mais de « vision autre », celle qui est propre aux gnostiques, celle qui permet de se connaître, de se reconnaître même s'ils se voient pour la première fois. Comme ils ne sont plus identifiés à leur entité-psychosomatique, ils se rejoignent dans l'Un qui est leur être essentiel et unique !

C'est de ce qui ne meurt pas que nous parle Bérengère. Cependant, comme tout gnostique authentique, elle sait que la connaissance, ou la reconnaissance, de ce que nous sommes réellement n'est pas de l'ordre du concept, mais de l'ordre de la vie. Elle sait que la connaissance nous est donnée au terme d'une longue expérience durant laquelle se poursuit sans relâche une quête intérieure et individuelle. Dès le début de cet Évangile selon Thomas, que l'auteur cite souvent et toujours opportunément, Jésus nous dit : « Quand vous vous serez connus, alors vous serez connus », parole qui condense en quelques mots tout ce que révèle la Gnose à qui cherche passionnément la réponse à la fameuse question, gnostique entre toutes : « Qui suis-je ? », parole qui fut reprise par la suite, parfois formulée différemment : « Celui qui se connaît lui-même, connaît son Seigneur »,



ou encore : « Je connais mon Seigneur par mon Seigneur ».

Les jeunes — et les moins jeunes — trouveront dans l'itinéraire à la fois discret et persuasif de Bérengère, un sens à la vie, une motivation, comme on dit aujourd'hui. C'est bon, c'est salutaire qu'ils se révoltent contre l'asservissement d'une société, d'une culture, qui n'est autre finalement qu'une tentative de prise en charge, une sollicitation flatteuse à peine camouflée des tendances les plus viles de l'homo-sapiens : la facilité sous ses formes diverses.

Mai 68 fut une explosion de révolte spontanée contre la mainmise suffocante de l'institution. Toute une jeunesse pouvait se reconnaître dans ce propos d'un poète inconnu : « J'ai été très tôt convaincu... du caractère frustrant, incohérent, profane, déchu, impuissant, exhibitionniste, de notre culture occidentale ».

Bérengère aussi a connu dès l'âge de la profession de foi l'absurdité d'un « engagement » dont l'aspect solennel ne peut que paraître grotesque à une enfant qui déjà s'interroge. On ne renonce pas à Satan sans le connaître...

Comment trouver cet « ailleurs » que tente d'exprimer le poète et que nous propose Bérengère ? Beaucoup d'étudiants et de jeunes gens déjà engagés dans la vie active, grisés par le vent d'insurrection et de révolte de 68 ont fui les conditionnements des grandes cités pour tenter de trouver le salut dans un cadre plus naturel, pastoral souvent. C'était faire trop hâtivement abstraction d'un certain réalisme et croire qu'on peut sans transition faire retour à une vie fruste et rudimentaire. C'était surtout situer dans un espace-temps, donc dans le mental, cet ailleurs dont Bérengère nous dit très clairement qu'on ne peut le trouver que dans un présent libérateur. « Ce que vous attendez est venu, mais vous ne le connaissez pas » dit Jésus aux disciples à la recherche d'un salut à venir.

Cependant, toute cette jeunesse ardente et intransigeante n'avait personne à l'époque de qui entendre une voix autorisée. Les aînés étaient soit défaillants, soit complaisants : personne pour dire alors ce que nous dit Bérengère aujourd'hui, à savoir que la voie de la libération est celle de la Gnose dont Jésus nous apporte les clefs occultées par ceux qui vivaient dans la psychose d'événements à venir.

Les sectes, avec leurs faux gourous, ont su exploiter le désarroi des hommes devant les religions devenues incapables de

répondre à leur interrogation profonde. Elles se multiplient, promettant, chacune à sa façon, des lendemains meilleurs et brandissant des épouvantails contre ceux qui ne se conforment pas à leurs lois.

L'approche de l'an 2000 reproduit la psychose collective du début de l'ère chrétienne, laquelle se renouvela autour de l'an 1000. Les prédictions apocalyptiques du meilleur et du pire vont bon train. Notre entrée dans l'ère du Verseau favorise cet esprit fantasmagorique.

La voix de Bérengère vient à son heure pour rappeler ce qu'à toujours enseigné la Gnose éternelle et que l'Évangile selon Thomas, découvert au milieu de ce siècle, exprime dans un langage particulièrement accessible à l'homme occidental.

Et c'est toujours une joie indicible que de découvrir chez quelqu'un qu'on ne connaissait pas une quête semblable à la sienne. Comme il faut bien reconnaître que peu de gens se consacrent à cette recherche, de telles rencontres sont d'autant plus gratifiantes qu'elles sont rares. Les échanges qu'elles favorisent réduisent l'isolement dont souffrent les chercheurs de vérité, les confrontent et les stimulent sur la voie.

Les gnostiques qui ne se connaissent pas encore vont pouvoir, grâce au livre de Bérengère, fraterniser avec ceux qui déjà, depuis des années, bénéficient du rayonnement de l'auteur. Les uns et les autres vont en recevoir une impulsion bénéfique.

MARY LUTYENS : KRISHNAMURTI, LES ANNEES D'ÉVEIL  
Ed. Arista 1982

ET

MARY LUTYENS : KRISHNAMURTI, LES ANNEES D'ACCOMPLISSEMENT

Ed. Arista 1984

Deux livres pour la même histoire, qui est bien plus qu'une simple histoire : la vie de Krishnamurti. Deux livres pour une biographie en deux parties : de la naissance à 1929, date de la dissolution de l'Ordre de l'Étoile, et de 1929 à nos jours. L'intérêt d'une biographie est de mieux nous faire connaître un être dont l'oeuvre a puissamment marqué son époque. Or il faut bien le dire, ces deux livres nous offrent une somme incomparable de renseignements sur cette vie - à ce titre, ils sont déjà indispensables - mais toutes ces révélations sont situées dans la perspective de la genèse d'un destin exceptionnel, puisque tout entier voué à la diffusion d'un enseignement. C'est le récit de ce qu'on

pourrait bien appeler une aventure, mais tellement hors du commun, qu'on hésite parfois, prêt à céder à un intérêt tout romanesque. Cela ressemble parfois à du Rosamond Lehmann, c'est dire... Mais M. Lutyens connaît bien K. et depuis sa plus tendre enfance, depuis que sa mère Lady Emily, avait été choisie par la S.T. pour servir de mentor et accompagner les premiers pas, avec bien d'autres personnes, du futur Instructeur du Monde. Si bien que nous n'avons pas affaire à un roman, loin de là, car M. Lutyens nous dévoile les étapes, in vivo, de la constitution d'un enseignement directement issu d'une formidable expérience libératrice. Tout est imbriqué : nous apprenons quand, comment, pourquoi, par qui, K. est « découvert » (Leabeater et non A. Besant), quel type d'éducation on choisit de lui donner, quel destin est programmé. Comment K. est entraîné à parler en public, lui, l'enfant timide, inculte, et sans véritables aptitudes intellectuelles. Et quand tout est prêt, que certains croient déjà avoir entendu le Seigneur Maitreya à travers lui, K. plaque tout, brutalement, sans que rien ne le laisse prévoir, ou presque... Car comme K. l'a lui même reconnu, la mort de Nitya, le frère tant chéri, a contraint l'homme seul devant sa douleur, à passer au-delà des représentations du mental. De même, les « événements » d'Ojaï en 1921 /22 qui coïncident avec l'apparition du « processus » : phénomène au sujet duquel K. recommanda longtemps qu'on garde le silence par crainte d'interprétations abusives. K. en voyage (s) parlant à des auditoires les plus divers, tantôt acclamé et tantôt chahuté, accompagné d'amis parfois fidèles ou qui peuvent le trahir hideusement - l'affaire Rajagopal - K. souffrant, K. éclatant de joie, M. a l'incomparable talent de bien nous faire comprendre qu'il est Le Témoin de la solitude. Il est seul parce qu'il est tout et la relation si l'on peut dire, qu'il entretient avec tous, c'est la vie dans l'absolu de la vérité et de la pureté. M. Lutyens choisit souvent ses citations, non dans les livres que nous avons presque tous lus, mais dans les correspondances privées qu'elle détient, les déclarations faites dans de petits cercles de confidentes. K. paraît fragile mais il est indestructible, bon et généreux mais inébranlable, doux et patient mais jamais tolérant à l'erreur.

Cela sonne vrai, authentique, toujours. M. Lutyens a le sérieux mais encore la frivolité qu'on trouve aussi dans cette vie. Oui il est utile d'être informé de l'élégance princière de ce « sauveur », de son goût pour les Mercedes - il lui déplait qu'on l'oblige à rouler en Jaguar - et fallait-il qu'on sache l'adresse de son tailleur, de son chemisier et de son chausseur ? M. Lutyens prend la précaution de nous dire que ce travail, K. lui même a beaucoup insisté pour qu'elle le fasse, tel qu'il nous est livré. Il y a donc dans ce livre le sublime et le futile, racontés, répétons-le, avec une immense tendresse et finalement une pudeur incomparable. Nous pouvons néanmoins nous poser ces questions : K. n'a-t-il pas tout compte fait « accompli » ce qu'on attendait de lui ? et alors, dans ce cas, pourquoi a-t-il rejeté si violemment les moyens qu'on lui prêtait pour le réaliser ? Je pense à cette réflexion souvent entendue : « il a beau dire, c'est un Guru et il se refuse à en assumer les responsabilités.. » K. a fait, disons-le au risque de paraître grossier, une « carrière

spirituelle » : il s'est à son corps défendant sans doute livré à ce « holy business » qui fait si méchamment ricaner U.G. aujourd'hui. Que serait-il advenu de lui s'il avait dû, simplement, comme nous tous, travailler ? Cet enseignement si austère, si humain, si hautain, si dédaigneux des compensations dont nous sommes parfois esclaves, eût-il pu voir le jour si son auteur n'avait à ce point été protégé, privilégié, dans le cocon même qu'avaient tissé pour lui les mains raffinées des millionnaires de la S.T ?

Aujourd'hui, à 89 ans, K. va bien. Sa conduite fixée depuis si longtemps n'a pas changé. Il sait que lorsque son corps ne sera plus en mesure de servir les « enseignements », cette source cessera de couler. Il estime pourtant sa présence encore nécessaire. Il veille toujours à ce qu'aucune dénaturaison de ce qu'il dit ne se produise au niveau des publications, à ce que les écoles créées un peu partout en son nom respectent son plan pédagogique. Il a surtout pris toute précaution pour que nulle autorité cléricale ne s'érige, après sa mort, dans le but d'interpréter ou d'adapter ces enseignements. Grâce à M. Lutyens, nous aimons et respectons le film d'une vie qui n'est pas près de s'achever, parce qu'elle s'est ouverte à l'éternel.

R. Oillet

J. KRISHNAMURTI : Questions et Réponses  
Ed. du Rocher Monaco 1984

Ces questions et réponses ont été échangées à Brockwood, Ojai, Saanen, récemment : la période couverte va de 1979 à 1980. Cinquante petits textes très bien répartis qui sont un résumé parfait du message krishnamurtien. Qu'on en juge par le choix de quelques titres : « le moi », « la sécurité », « la peur », « la conscience », « la fragmentation », « la violence », « la mort », « l'attachement », « la corruption », « la compassion »... Et ce qui n'est pas habituel, une réponse très claire sur « la vie sexuelle ». Chaque réponse en une ou deux pages est un condensé du meilleur K. Bien sûr il se répète depuis cinquante ans, mais avec quelle fougue, quelle puissance de conviction : celles nées de l'expérience directe. M. Lutyens rapporte dans sa biographie ce propos d'auditeurs : « nous n'avons rien compris à ce que vous dites, nous ne nous sentons pas concernés, mais nous sentons que s'il y a une vérité, elle parle par votre bouche... » Etonnant. Et K. de dire : « La vérité exige une clarté d'esprit extraordinaire, un mental sans aucun problème d'ordre physique ou psychologique, et qui ne connaisse pas le conflit... La vérité ne peut se manifester qu'à un esprit étonnamment libéré de tout ce qui est fait par l'homme. » P. 64. A moins que vous ne goûtiez mieux ceci : « Vous pouvez décrire la montagne, sa forme, sa ligne, les ombres ; vous pouvez la peindre, en faire un poème, mais tout cela n'est pas la montagne. Assis dans la vallée, nous disons : « parlez-nous de la montagne ». Nous ne nous y rendons pas. Nous voulons notre confort. Il existe quelque chose au-delà de toute mesure » P. 137, 138.

Un recueil à lire absolument, en entier.

R. Oillet

## UN EVEILLE CONTESTATAIRE (suite)

U.G., 1ère partie (suite)

Sous l'austère direction de son grand-père, dans un milieu à la fois « intégriste » et ouvert à l'influence peut-être discutable de la Société théosophique, U.G. a ressenti dès l'enfance ce malaise qu'il qualifiera plus tard de « nausée existentialiste ». Nous allons le voir maintenant, parvenu à l'adolescence, confronté aux problèmes sexuels, en proie au « ras le bol » de pratiques religieuses abusives - et pourtant ardemment désireux de découvrir le sens de sa vie...

Très désinvolte à l'égard des « saints » de son entourage, il accepte toutefois de rencontrer Ramana Maharshi qui, par une réponse cruciale à ses questions va l'amener à formuler clairement sa quête essentielle : comment atteindre cet état que certains possèdent et qu'ils ne peuvent pas communiquer ?...

S'ensuit une période aussi négative que la précédente qui le conduira à mener, loin de sa famille, une longue errance peut-être assez proche de celle des beatniks de la première génération, ces dissidents prêts à tout pour découvrir le secret de la libération. Cette lamentable randonnée à Londres et à Paris s'achève en Suisse où il s'installera avec sa compagne, à Saanen, sans avoir d'ailleurs recherché le voisinage épisodique de Krishnamurti qui y tient des sessions d'été.

A part de curieuses expériences parapsychologiques, rien alors ne semble de nature à le tirer de son malaise existentiel. Le temps de l'« éveil » n'est pas encore venu. Pourtant il se passe de « drôles de choses » : la période d'« incubation » va bientôt suivre.

Q : De 14 à 21 ans (1932-1939), vous avez ressenti, dites-vous, une puissante impulsion sexuelle. Vous êtes-vous marié ?

U.G. : Non ; je n'étais pas pressé... Je voulais expérimenter l'impulsion sexuelle ; « Si tu laisses aller, me disais-je, qu'arrivera-t-il ? » Je voulais comprendre la totalité de cette affaire : « Pourquoi est-ce que je me permets ces auto-érotismes ? Je ne sais rien de la sexualité. Pourquoi alors suis-je obsédé par ces images sexuelles ? » Telle était ma recherche : Telle était ma « méditation ». Rien à voir avec la posture de lotus, la posture debout sur la tête... « Comment suis-je en mesure d'évoquer de telles images ? » Je n'allais jamais voir un film ou encore regarder tous ces posters qu'on voit maintenant : « comment cela se produit-il ? C'est une impulsion intérieure non suggérée de

l'extérieur. La poussée extérieure est simulatrice, soit. Mais il y a une stimulation, toute intérieure et c'est ce qui est important pour moi. Je peux efficacement couper court à la stimulation extérieure mais comment traiter de même celle de l'intérieur ? » C'est là le problème que je voulais résoudre.

Je me demandais également à quoi pouvait ressembler cette expérience. Sans avoir eu de rapports sexuels, il me semblait avoir quelque idée de leur nature. Je ne me sentais pas pour autant impatient d'avoir des relations sexuelles avec une femme : je laissais les choses aller à leur rythme. En ce temps-là d'ailleurs, je ne voulais pas me marier. Je projetais de devenir un ascète, un moine avec tout ce que cela comporte. Mais au fil du temps, j'en vins à me dire : « Si tu tiens à satisfaire ta sexualité, pourquoi ne pas te marier ? C'est la raison d'être de la société. Pourquoi aller à la recherche d'une femme quelconque puisque tu peux trouver dans le mariage, tout naturellement, la satisfaction du besoin sexuel ? ».

A vingt et un an, j'en étais arrivé à sentir intensément que tous les instructeurs — Bouddha, Jésus, Shri Ramakrishna compris — se mettaient dedans, se berçaient d'illusions et dupaient tout le monde. Cela, voyez-vous, ne pouvait pas être la vérité. « Quel est donc, me disais-je, cet état dont parlent tous ces gens-là, cet état qu'ils décrivent ? Cette description là est sans rapport avec moi, sans rapport avec la manière dont je fonctionne. Tout le monde, par exemple, vous dit : « Ne cède pas à la colère ». Or la colère m'habite en permanence. Je suis intérieurement plein d'une brutalité foncière. Ce que ces gens prétendent que je devrais être est quelque chose de faux et donc susceptible de me « falsifier ». Je ne veux pas vivre la vie d'un personnage faux. Je suis avide alors qu'ils parlent de la non-avidité. L'avidité, c'est quelque chose de naturel, quelque chose qui est naturel en moi et ce dont ils parlent n'est pas naturel. Il y a donc là quelque chose qui ne tourne pas rond. Mais je ne suis pas disposé à me transformer moi-même pour réaliser un état de « non-avidité ». Mon avidité est pour moi une réalité : Je vivais dans un milieu où on parlait de tout cela à longueur de journée et je peux vous assurer que tous ces gens-là étaient faux. C'est ainsi que d'une manière ou d'une autre ce qu'on appelle la *nausée existentialiste* (je n'employais pas ces termes à cette époque mais il se trouve qu'aujourd'hui je les

connais) l'écoeurement à l'égard de tout le sacré, de toute la sainteté me conduisit à un rejet global de tout cela. Plus de *slokas*, plus de religion, plus de pratiques. Ce qui est en moi est quelque chose de naturel. Je suis une brute, je suis un monstre, je suis la violence même : c'est cela la réalité. Tout cela n'a pour moi aucun sens, tout cela est faux et me « falsifie ». J'en ai fini, me dis-je, avec tout ce business. » Mais voilà, ce n'est pas si simple...

Vint alors quelqu'un avec qui j'ai pu discuter. Il me considéra comme un individu pratiquement athée (mais pas un athée pratiquant !) comme un sceptique à tous égards, hérétique des pieds à la tête... « Il y a, me dit-il, chez nous, quelque part dans la région de Madras, à Tiravahnamalai, un nommé Ramana Maharshi. Allons voir cet homme là. C'est l'incarnation vivante de la tradition hindoue. Je n'avais nulle envie d'aller voir un saint. Quand on en voit un, on les a tous vus. Je n'ai jamais fait de lèche-vitrine ni de porte-à-porte ; je ne me suis jamais assis aux pieds des maîtres dans l'espoir d'apprendre (1). Ils vous disent tous : « Pratiquez assidûment et vous obtiendrez la réalisation ». Ce que j'ai obtenu, c'est de répéter inlassablement les expériences. Cette régularité implique la permanence. Or la permanence ne peut exister. Tous ces « saints » sont des imposteurs. Ils se bornent à ressasser ce qu'il y a dans les livres - et je sais lire ! - Faites ce même exercice encore et encore. Ça, je n'en veux pas... Les expériences, je n'en veux pas. L'expérience ne m'intéresse pas. Et à cet égard il n'y a pour moi aucune différence entre l'expérience religieuse et l'expérience sexuelle. Je ne suis pas curieux d'expérimenter Brahm, la Réalité, la Vérité. S'ils se sentent en mesure d'aider les autres, grand bien leur fasse ! Ils ne peuvent pas m'aider moi... Je ne me soucie pas d'accumuler les pratiques ; ce que j'ai fait jusqu'à présent me suffit. A l'école, quand on veut résoudre un problème de maths, on le ressasse encore et encore et on finit par découvrir que la solution est dans le problème. Alors pourquoi diable tenter de résoudre le problème ? Il est plus facile de trouver d'abord la solution avant de se lancer dans un tel processus.

C'est ainsi qu'à contre-cœur je suis allé voir Ramana Maharshi. Mon copain m'a entraîné. Il me disait : « Vas-y une bonne fois. Tu verras que quelque chose t'« arrivera ». Et il me donna un livre : *Search in Secret India* de Paul Brunton (2). Je lus

le chapitre consacré à l'homme en question. « Bon, je n'ai rien contre, allons-y ! ».

Quand je me trouvais en présence de cet homme, assis devant moi, je me dis immédiatement : « Quoi ! c'est là l'homme en question ? ce type là qui lit des bandes dessinées, qui épluche des légumes, qui joue avec une chose ou l'autre, comment pourrait-il m'aider ! « Quoi qu'il en soit, je restai assis là. Et... rien n'arriva. Je le regardais, il me regardait... ». En sa présence, m'avait-on dit, tu resteras silencieux... tes questions disparaîtront... son regard te transformera... » Tout ça n'était que des balançoires ! Deux heures durant, je restai assis là et les questions, des questions idiotes n'avaient pas disparu... « Bon, il faut quand même que je me décide ». Il faut dire qu'à cette époque, je désirais si intensément *moksha*, cette *moksha* faisait partie de mon conditionnement, je la voulais ! « Vous êtes censé être un libéré, lui dis-je (Non, cela je ne l'ai pas dit !) ... « Pouvez-vous me donner *Cela* que vous avez ? ». Il ne répondit pas... Après un certain temps, je répétais cette même question. Il dit alors : « Je peux vous le donner, mais *pouvez-vous le prendre ?* »...

Mince alors ! C'était bien la première fois qu'un type me disait qu'il avait quelque chose qu'il pouvait me donner tout en me laissant entendre que je ne pourrais pas le recevoir ! Les autres me disaient : « Fais la *sadhana*, tiens-toi debout sur la tête, sur les épaules ; suspends-toi à un arbre... Renonce à tout... » Et voilà que pour la première fois, j'entends un type me dire : « Je peux vous le donner mais *pouvez-vous le prendre ?* »

Alors je me dis : « S'il y a au monde un individu capable de prendre *cela* c'est bien moi parce que j'ai fait la *Sadhana* — sept ans de *Sadhana* !.. Libre à lui d'estimer que je n'en suis pas capable, mais je sais que je peux. Et si je ne peux pas, qui donc le pourra ? Tel était donc alors mon état d'esprit (Rire). Voyez comme j'étais sûr de moi !

Je n'avais pas l'intention de rester auprès de lui ou de lire ses livres. Il me fallait donc lui poser encore quelques questions : « Peut-on, lui dis-je, être tantôt libéré, tantôt non libéré ? ». « Ou bien vous êtes libre ou bien vous ne l'êtes absolument pas » me répondit-il. Il y avait une autre question dont je ne me souviens plus exactement et qui reçut de lui une étrange réponse : « Il n'y a pas d'étapes sur le chemin menant à *Cela* ». Mais je négligeais ce genre de sujets. Ils ne me concernaient pas.



Mais la réponse précédente !.. «Ce qu'il peut être arrogant !» me disais-je. Et pourquoi ne pourrais-je pas recevoir *cela*, quelle qu'en soit la nature ? Qu'est-ce donc qu'il a ? Telle était ma question, une question bien naturelle. Et la question fondamentale se trouva formulée : «Quel est donc l'état dans lequel se trouvent tous ces gens : Bouddha, Jésus et compagnie... Ramana est dans cet état, enfin il est censé y être... Pourtant ce type-là est comme moi : un être humain. En quoi diffère-t-il de moi ? Ce que d'autres disent, ce qu'il dit lui-même est pour moi sans importance. Quant à ce qu'il fait, c'est à la portée de tout le monde... Il ne peut guère être différent de moi. Lui aussi est né de *parents*. Il a ses idées personnelles sur tout le business. Certains disent qu'il lui est arrivé quelque chose mais en quoi diffère-t-il de moi ? Qu'en est-il de son état. *Quel est cet état ?* C'était là la question fondamentale, la base de ma recherche et cela m'obsédait, inlassablement... Il faut que je découvre quel est cet état. Personne ne peut me le donner. Je ne dispose que de mes propres ressources. Je dois naviguer sur cette mer inexplorée sans carte, sans compas, sans navire, sans même un radeau où aborder. Je dois découvrir par moi-même ce qu'est cet état dans lequel se trouve cet homme-là. Cela je le voulais de toutes mes forces. Sans cette intensité, je n'aurais pu y consacrer ma vie toute entière.

*Q. : Ce truc de donner et de prendre, je ne le comprends pas...*

U.G. Je ne peux rien vous dire sur le sens de la réponse de Ramana Maharshi, mais d'une certaine manière, elle m'a aidé à formuler nettement ma question. Voyez-vous si quelqu'un aujourd'hui devait me poser une question de ce genre, je dirais *qu'il n'y a rien à attendre de personne...* Qui suis-je pour vous « donner » quoique ce soit ? Vous possédez ce que je possède. Nous sommes tous ici, 25 rue Sannidhi, et vous me demandez : « Où est le 25 de la rue Sannidhi », et je vous dis : « Vous y êtes ! » Mais en réalité cela ne concerne que *votre* désir de savoir où vous êtes : c'est *votre* problème, pas le mien...

Alors commença ma vraie recherche. Tout un conditionnement religieux était là, présent en moi. Je me livrai à l'exploration. Pendant quelques années j'étudiai la psychologie, la philosophie orientale et occidentale, le mysticisme, toutes les sciences modernes — le domaine complet des connaissances humaines. Et la recherche allait bon train et, ce faisant, ma question : *Quel*

*est cet état ?* m'obsédait avec une intensité particulière. Seulement voilà : « Toute cette science ne me satisfait pas... Pourquoi lire tous ces livres ? » La psychologie faisait partie des matières exigées pour le diplôme de maîtrise. Je m'intéressais à la psychologie tout simplement parce que le problème du mental me laissait perplexe. « Où donc est ce mental ? Je veux en savoir plus long là-dessus. Ici, à l'intérieur de moi-même je ne vois pas de mental, cependant tous ces livres en parlent... Allez ! voyons un peu ce que les psychologues occidentaux ont à dire à ce sujet ». Et un jour, j'ai dit à mon professeur : « Nous parlons tout le temps du mental. Nous étudions tous ces livres : Freud, Adler et tout le bazar ! Tout cela, je le connais. J'ai lu les définitions et les descriptions qui sont là dans les livres. Mais vous ? Savez-vous *par vous-même* quelque chose du mental ? ». Il m'a dit : « Cessez donc de poser des questions impertinentes ! » (Rire). Il est vrai que ce sont des questions dangereuses ! Si vous tenez à passer l'examen, bornez-vous à prendre des notes, à les garder en mémoire et à les répéter dans vos copies, et vous aurez votre diplôme. Ce résultat-là ne m'intéressait pas. Ce qui m'intéressait, c'est de découvrir le mental...

Mon engagement ultérieur dans la Société théosophique s'explique par mon conditionnement. J'ai hérité de la Société théosophique, de Jiddu Krishnamurti et d'une somme rondelette léguée par mon grand-père. Je pouvais désormais me lancer dans ce genre d'activité. Mais le cœur n'y était pas ! « Tout ça, c'est de l'information de seconde main... » Désormais engagé en qualité de conférencier par la Société, j'étais alors un excellent orateur — ce que je ne suis plus !... — Je faisais des conférences partout, sur toutes les estrades. Je prenais la parole en Inde dans toutes les universités. « Cela n'a pour moi aucun sens, me disais-je. Tous ceux qui ont un cerveau organisé peuvent recueillir des informations et les diffuser. Qu'est-ce que je fais là ? Pourquoi y perdre mon temps ? Cela n'a rien à voir avec mes conditions d'existence. S'il s'agit de gagner sa vie, bravo ! Là je comprends. On répète comme un perroquet et on s'« assure » un salaire. Mais ce n'est pas là mon problème. Et pourtant à certains égards ces sujets m'intéressent...

C'est alors que Jiddu Krishnamurti entra en scène (3). J'ai suivi pendant sept ans les conférences qu'il faisait à chacun de ses passages. Je ne l'ai pas rencontré personnellement à cette

époque parce que le « business » de « Grand instructeur du Monde » créait autour de lui une certaine distance. Et je me disais : « Comment s'opère la création d'un « Instructeur du Monde » ? On naît Instructeur du Monde, on ne le devient pas... ». Connaissant les coulisses de tout le business, je me suis toujours tenu à la périphérie et je n'ai jamais voulu me laisser totalement piéger. Dans ce milieu là aussi il y avait de l'hypocrisie. Ils avaient une vie superficielle, tous ces savants, ces grands cerveaux, ces gens éminents. « Mais, me disais-je, qu'y a-t-il de valable derrière tout cela ? ».

Au bout de ces sept années, les circonstances nous mirent en relation directe. Je voyais Krishnamurti tous les jours et nous discussions. Je ne prenais pas le moindre intérêt à ses abstractions, ni à son enseignement. Je lui ai dit une fois : « Vous avez piqué le jargon psychologique en vogue et vous essayez d'exprimer quelque chose au moyen de ce jargon. Vous adoptez l'analyse et vous en arrivez à l'impasse. Cette sorte d'analyse paralyse les gens ; elle ne les aide pas. En tout cas, elle ne m'aide pas ». Ma question était toujours la même : « *Qu'est-ce donc Cela que vous avez ?* Les abstractions dont vous me bombardez ne m'intéressent pas. Y a-t-il quelque chose de valable derrière ?... J'ai parfois le sentiment — mais c'est peut-être de ma part une projection — que, pour reprendre une comparaison traditionnelle qui nous est familière, vous avez au moins *vu* le sucre mais je ne suis pas sûr que vous l'avez *goûté* »...

Nous nous sommes battus ainsi des années durant (Rire). Il y avait entre nous des divergences personnelles. Je voulais tirer de lui des réponses directes, honnêtes, sur son passé mais il ne me les fournissait pas d'une manière satisfaisante. Il se tenait sur la défensive. Et vers la fin de nos entretiens, j'insistai : « Allons ! Y a-t-il vraiment quelque chose derrière ces abstractions dont vous me bombardez ». Ce petit monsieur me dit alors : « Vous ne pouvez absolument pas le découvrir par vous-même ». C'était le bouquet ! la fin de nos relations : « Si je ne peux pas le découvrir par moi-même et si vous ne pouvez pas me le communiquer, alors que diable discutons-nous ? Salut ! Je ne veux plus vous revoir (4). Et je suis parti...

Avant ma quarante-neuvième année, j'ai eu de nombreux pouvoirs, de nombreuses expériences mais je n'y prêtai pas la moindre attention. Quand je me trouvais en présence d'un homme, je

voyais instantanément tout son passé, son présent et son avenir sans qu'il ne m'en eût rien dit. Je n'ai pas utilisé ces pouvoirs. J'étais simplement perplexe, intrigué... « Pourquoi ai-je ce pouvoir ? » Il m'arrivait parfois d'évoquer certains événements qui se produisaient à coup sûr. J'étais incapable d'imaginer le mécanisme de ce phénomène et cependant j'essayais : « Comment ai-je pu prédire cela ? »... Ce n'était pas un jeu pour moi ; d'autant qu'à l'époque ces pouvoirs entraînaient de déplaisantes conséquences et provoquaient même pour certains de véritables souffrances.

Il me semblait que je n'avais plus de tête. Elle paraissait pourtant demeurer en place mais *d'où* venaient ces pensées ? C'était là mon problème. La « tête » était pratiquement absente et la volonté n'existait pas. J'étais comme une feuille vivant au gré du vent sa minable existence — interminablement !...

Finalement, je ne sais trop comment j'en vins à me dire : « Ce genre de vie n'est pas bon »... Je n'étais qu'un clochard, vivant de la charité publique, sans but et sans volonté. Je ne savais pas ce que je faisais : j'étais pratiquement dément. Je me trouvais à Londres errant sans savoir où aller, errant dans les rues toute la nuit... Les policemen m'avaient à l'oeil : « T'as donc pas de domicile ? On va te fourrer au bloc... ». Voilà le genre d'existence que j'ai menée.. Dans la journée, je pouvais aller au British Museum. J'avais de quoi payer l'entrée... Mais que lire au British Museum ? La lecture ne me disait rien, les livres ne m'intéressaient pas, mais pour faire semblant de lire, je prenais un trésor de l'argot des bas-fonds, l'argot des criminels, toutes sortes d'argots... Je lisais ça pour passer le temps et la nuit j'errais... Des nuits et des nuits durant...

Un jour, j'étais assis à Hyde Park. Un policeman vint me dire : « Tu ne peux pas rester là. On va t'expulser ». Alors, où aller ? Pas d'argent (je crois bien que j'avais 5 pence en poche)... Une pensée me vint, surgie du néant : « Va donc à la Mission Ramakrishna... » mais c'était peut-être une projection. Je pouvais continuer d'errer dans les rues, mais le type me suivait. Alors j'ai pris le métro jusqu'à un terminus. De là j'ai marché jusqu'à la Mission et j'ai demandé à voir le Swami. On me dit qu'il était dix heures du soir et qu'il ne me recevrait pas, ni moi ni personne. J'ai dit au secrétaire qu'il fallait absolument que je le voie. Il finit par venir et je lui présentai une sorte de « curriculum » où il

y avait le texte de mes conférences, les commentaires du *New-York Times* sur mes conférences et sur ma formation culturelle. J'avais, je ne sais comment, conservé ce document que mon impresario m'avait préparé aux Etats-Unis. « Voilà, dis-je au Swami, ce que j'étais et vous voyez ce que je suis aujourd'hui... » Que voulez-vous ? me dit-il. « Je veux aller dans la salle de méditation y passer la nuit » — Pas possible, le règlement en interdit l'accès après huit heures. La salle n'ouvrira qu'à huit heures demain matin. » Je lui dis : « Je ne sais où aller ». Je vous réserverai une chambre. Restez à l'hôtel ce soir et revenez demain. » Le lendemain, bien fatigué, je revins vers midi. On était en train de manger. On me fit déjeuner et je pus enfin prendre un vrai repas. J'avais alors complètement perdu l'appétit. Je ne savais plus ce qu'était la faim ou la soif.

Après le déjeuner, le Swami me convoqua et me dit : « Je suis à la recherche de quelqu'un comme vous. Mon assistant qui était chargé du service d'édition est actuellement atteint d'une maladie mentale. Il a fallu l'hospitaliser. Et je dois publier le numéro spécial du Centenaire de Vivekananda. Vous êtes exactement l'homme qui convient et vous pouvez m'aider ».

Je lui ai dit : « Je ne suis plus capable d'écrire. J'ai fait jadis des travaux d'édition, mais maintenant je ne peux plus rien faire : je suis un homme fini ! ». Il m'assura que nous pouvions collaborer. Il avait terriblement besoin de s'assurer le concours d'une personne compétente en philosophie indienne. Il aurait pu trouver sans difficulté un spécialiste, mais il me dit : « Mais non, c'est parfait. Reposez-vous ici quelque temps. Je prendrai soin de vous ». Je lui ai dit : « Je ne veux pas faire un travail littéraire. Si vous me logez, je ferai la vaisselle ou un autre travail du même genre, mais je suis incapable de faire ce que vous me demandez ». Mais non, me dit-il, c'est de cela que j'ai besoin ». Alors j'ai essayé de faire pour le mieux ; ce n'était satisfaisant ni pour l'un, ni pour l'autre. Nous avons ensemble réussi à publier ce numéro spécial. Il me donna aussi de l'argent — cinq livres, soit le tarif du salaire offert par les Swamis. C'était bien la première fois que je pouvais disposer d'une pareille somme : « Que vais-je faire de cela ? » me disais-je. J'avais perdu le sens de la valeur de l'argent... Il fut un temps où je pouvais faire un chèque de cent mille roupies mais par la suite je n'eus même plus de petite monnaie. Et voici que j'avais maintenant cinq livres en poches ! Que vais-je en faire ? Alors j'ai décidé de voir tous les

films qui sortaient à Londres. Le matin je restais à travailler à la Mission. J'y déjeunais et j'allais ensuite voir un film. Vint un temps où je ne trouvai plus un seul film à voir. Dans les faubourgs de Londres, on donnait trois films pour une roupie, et c'est ainsi que j'épuisai les programmes en dépensant tout mon avoir.

J'avais coutume de m'asseoir dans la salle de méditation, curieux de voir tous ces gens méditer. « Pourquoi se livrent-ils à ces sottises pratiques ? ». Avec le temps, je les avais abandonnées. J'eus cependant, dans ce lieu de méditation, une étrange expérience. S'agissait-il d'une projection ou... d'autre chose ? Quoiqu'il en soit, le fait est là. Pour la première fois, j'ai ressenti un phénomène particulier. J'étais là, assis à ne rien faire, regardant tous ces gens, les prenant en pitié : « Ces gens-là méditent. Pourquoi aspirent-ils au *Samadhi* ? Ils n'en tireront rien. J'ai passé par là... Ils se bercent d'illusions. Et que puis-je faire pour leur éviter de gaspiller ainsi leur vie ? Ça ne les mènera à rien ». J'étais assis là... C'était le vide, le néant... Et j'eus tout à coup une étrange sensation. Dans mon corps quelque chose bougeait, émanant du pénis, l'énergie affluait gagnant la tête et la traversant comme s'il y avait un orifice. C'était un mouvement circulaire, tantôt dans le sens des aiguilles d'une montre, tantôt en sens contraire comme la publicité des cigarettes Wills à l'aéroport. C'était une drôle de chose qui m'arrivait là, et je n'e la rattachais toutefois à rien de précis puisque j'étais un homme fini... Quelqu'un me nourrissait, prenait soin de moi... Je n'avais aucun souci du lendemain. Pourtant il se passait en moi quelque chose : « Cette façon de vivre est perversité pure... » Mais je n'avais toujours pas la tête à moi... Que pouvais-je faire, et le temps passait... Au bout de trois mois, je dis : « Je m'en vais. Je ne peux pas continuer ainsi ». Le Swami me donna de l'argent, quarante ou cinquante livres. Je pris alors une décision...

J'avais conservé par devers moi un billet de retour pour l'Inde par avion. J'en profitai pour aller à Paris. Là je fis une opération de change avantageuse. Le billet étant remboursable en dollars, j'en tirais trente-cinq livres et je pus disposer d'un total de cent cinquante livres. Je vécus ainsi à l'hôtel à Paris pendant trois mois, errant dans les rues comme je l'avais fait auparavant. La seule différence, c'est que j'avais maintenant quelque argent en poche. Peu à peu cet argent disparut. Je me décidai alors au départ, mais je ne voulais pas rentrer en Inde. Je craignais d'y

retrouver ma famille, mes enfants... autant de complications en vue (5). Ils voudraient certainement vivre tous ensemble avec moi...

Depuis des années, j'avais un compte dans une banque suisse. Je croyais avoir encore quelque argent là. La seule solution était d'aller en Suisse, de retirer l'argent et de voir venir. Je quittai donc l'hôtel ; je pris un taxi et je dis au chauffeur : « Emmenez-moi à la gare de Lyon », mais le train pour Zurich (la ville où j'avais mon compte en banque) part de la gare de l'Est, et je ne sais pourquoi j'avais demandé à aller à la gare de Lyon. C'est donc là que le taxi me déposa et je pris le train pour Genève...

Je débarquai à Genève avec environ cent-cinquante francs à dépenser. Je restai à l'hôtel jusqu'au jour où je n'eus plus d'argent pour régler la facture qu'on me présenta deux semaines après mon arrivée. « Allez ! Il faut payer ». Je n'avais pas d'argent. Je levai les bras au ciel... Il ne me restait plus qu'à aller au Consulat de l'Inde et à dire : « Expédiez-moi en Inde. Comme vous voyez, je suis un homme fini ! » Ainsi prit fin ma répugnance à l'égard du retour. Je me rendis au Consulat et je sortis mon fameux curriculum : « L'un des plus brillants orateurs que l'Inde ait jamais produit... » et les éloges de Norman Cousins et de Radhakrisna relatifs à mes talents... Le Vice Consul me déclara « Impossible d'envoyer en Inde un homme tel que vous aux frais de notre gouvernement. A quoi pensez-vous ! Tâchez de vous faire envoyer un peu d'argent de là-bas et en attendant, venez-vous installer ici ». Et cette vie là continua... C'est au Consulat que je rencontrai une dame suisse (6). Elle était traductrice, mais il arriva qu'un jour elle dut remplacer la préposée au service d'accueil... Elle me dit : « Si vous voulez rester ici, je m'arrangerai pour qu'on vous permette de résider en Suisse si vous ne voulez pas aller en Inde. » Un mois plus tard, le Consulat me renvoyait mais nous nous sommes débrouillés. Elle a créé pour moi un foyer en Suisse et elle a lâché son job. Elle n'est pas riche elle ne dispose que d'une petite pension mais cela nous suffit.

C'est ainsi que nous nous sommes installés à Saanen. Ce lieu avait pour moi une signification particulière. En 1953, quand je voyageais dans cette région, j'étais passé à Saanen et quelque chose en moi me dit : « Descends du train et séjourne quelque temps ici ». Je passai là une semaine et je me dis : « Voilà l'endroit où je dois passer le reste de ma vie. » J'avais alors beau-

coup d'argent, mais ma femme ne voulait pas vivre en Suisse à cause du climat. Certaines circonstances nous amenèrent d'ailleurs à partir en Amérique. Et c'est ainsi qu'ultérieurement cet ancien rêve inassouvi se matérialisa : nous sommes allés à Saanen, Valentine et moi, parce que j'avais toujours souhaité y vivre... Par la suite, J. Krishnamurti choisit Saanen pour ses sessions d'été et ce type continue de s'y rendre régulièrement.. Je vivais donc à Saanen, mais je ne m'intéressais pas à Krishnamurti, pas plus d'ailleurs qu'à rien d'autre. A titre d'exemple, Valentine vécut avec moi quelques années avant ma quarante-neuvième année et elle peut vous dire que je ne lui ai jamais parlé de l'intérêt que je portais à la Réalité, à la Vérité. Je n'ai *jamais* discuté avec elle de ces sujets, pas plus d'ailleurs qu'avec d'autres personnes. Il n'y avait en moi aucune recherche, aucune aspiration. Et il se passait cependant de drôles de choses...

Traduit par Paule Salvan.  
(suite dans le prochain cahier)

(1) Peut-être une allusion ironique au livre de Krishnamurti (première manière) : « Aux pieds du Maître ».

(2) Traduction française : « L'Inde secrète ».

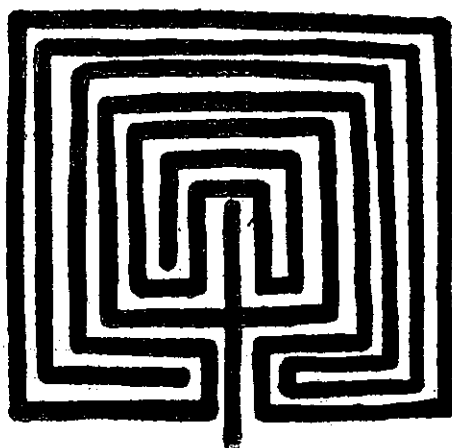
(3) Fin 1940.

(4) Ils se reverront cependant...

(5) U.G. s'était marié en 1943. En 1945, il se rendit aux Etats-Unis avec sa femme et ses quatre enfants, en quête d'un traitement pour son aîné atteint de poliomyélite. En 1931, ses ressources financières étant épuisées, il expédia sa famille en Inde, et gagna Londres où il erra sans but et sans ressources.

(6) Valentine de Kerven.





# POESIES

exister

d'abord crier  
convier un ami peu-être  
dans cette foule intarissable  
qui naît

ensuite se plaire  
se prendre aux mots  
syllabes sans âge  
au secret des jarres  
mots en fûts que  
l'ivresse délivre

si tout le vin est bu  
alors suspendre  
la danse et le bruit  
toutes ces paroles plus vides  
qu'une volière inoccupée

laisser couler  
plus claire que le sang  
de la foule évanouie  
la splendeur sourcière

manoune

la Source est là  
tranquille  
dans sa pureté nue

la Source est là  
tranquille  
dans sa pureté nue

la Source est là  
tranquille  
dans sa pureté nue

la dévorante fixité  
du bleu  
peut passer  
dans l'accord somptueux  
des fauves harmonies,  
sans cesse différent  
toujours unifié  
le décor peut changer

dans le reflet des formes  
le regard  
peut danser  
jusqu'au point lumineux  
où les questions s'évident,  
sans cesse écartelée  
toujours recomposée  
la vision peut changer

Mireille

Sommeil, lorsque ton don très doux efface la peine de ma chair et jusqu'à la connaissance de mon souffle et du battement de mon coeur, Celui sans nom qui m'approche sous ton voile d'oubli m'aime et je L'aime jusqu'à être Lui-même en cessant de savoir que je suis et que je L'aime.



En toute créature, J'ai enfermé  
dans les limites de sa finitude  
Mon Identité Infinie.  
Annoncez leur qu'elles l'ignorent  
et qu'elles M'ignorent  
alors que Je suis elles.

Je suis à la fois le Musicien et l'Instrument et  
l'Auditeur et la Musique jouée et l'Audition  
et la Science musicale et le Son premier  
et le Silence.



Pas d'œil sans regard.  
Pas de regard sans vision.  
Pas de vision sans intériorité.  
Pas d'intériorité si ce n'est  
Mon intériorité.  
Si ce n'est Moi.

Ton intelligence qui lit les choses de l'univers,  
c'est Mon Intelligence qui les lie.  
Ton intelligence lit  
ce que lie Mon Intelligence.

Et c'est un seul soleil.

C'est Mon Soleil

Alfred Sapin